

Fabrice Hadjadj

# L'Attrape- Malheur

Des forêts aux foreuses



LA JOIE DE LIRE

# L'Attrape- Malheur

À mes parents, pour qui  
je resterai toujours l'enfant

À mon petit frère, pour qui  
je resterai toujours le grand frère

**Fabrice Hadjadj**

# **L'Attrape- Malheur**

**Des forêts aux foreuses**

illustré par Tom Tirabosco

LA JOIE DE LIRE

# Rappel

Il y avait une fois – mais c’est déjà la deuxième ou troisième fois que nous le disons – au village de Rarogne, un fils de meunier nommé Jakob Traum, mais qu’on se mit bientôt à surnommer l’attrape-malheur. Ses parents avaient longtemps prié pour l’avoir. Ils consumèrent dans ce but – nous sommes à présent en mesure de fournir ce chiffre – 665 bougies vacillant sous leurs deux souffles qui n’en faisaient plus qu’un. Et ils furent exaucés. Mais, en se penchant ensemble sur le berceau, les fées se cognèrent la tête. À moins que ce ne soit le diable. Le diable ayant semé sa mauvaise herbe dans les emblavures du bon Dieu.

L’enfant en hérita un double pouvoir. D’un côté, il régénérait de toutes ses blessures. On s’en est rendu compte quand il est tombé entre les deux meules du moulin : son père le laisse pour mort au pied du cerisier, il annonce à sa femme le tragique accident, tandis qu’au même moment, derrière son dos, le minot regambade déjà avec son chien Caddy. Et il en irait toujours de la sorte. Qu’on lui donnât un coup de dague, qu’on lui brisât les os, qu’on le jetât au feu ou le noyât dans l’eau, la plaie se refermait, les os se ressoudaient, le feu ne le picotait pas plus que les barbes d’un champ d’orge, l’eau rentrait dans ses poumons tel un air un peu plus dense, un peu plus froid, c’est tout.

De l'autre côté, il prenait sur lui les blessures des personnes qu'il aimait. On s'en est rendu compte en lisant sur les genoux de son amie Clara : quand c'est elle qui tombe, c'est lui qui revient avec les écorchures. Puis on l'a vu avec la pneumonie de sa maman : elle s'est soudain relevée du lit, et c'est lui qui a failli mourir. Double pouvoir, donc. Invulnérable dans sa chair, très vulnérable par son cœur. Et Anders et Norma – les parents de Jakob – eurent bientôt très peur de ce cœur trop sensible.

Comme tous bons parents, ils ne voulaient pas que leur fils meure avant eux. Alors ils se firent mauvais parents. Sans cela, voyez-vous, il serait devenu malade de leur maladie à eux, il serait mort à leur place, ce qui aurait été renverser l'ordre naturel du temps – ordre suivant lequel les parents s'en vont avant leurs enfants, puisque les enfants sont arrivés après eux. Ils l'aimaient tant, leur petit, ils voulaient tant le protéger, voyez-vous, qu'ils travaillèrent à se rendre haïssables et s'ingénièrent à lui briser le cœur.

Le père tua son chien Caddy. La mère, au lieu de le consoler, le gifla d'en être triste. Ça ne pouvait pas durer longtemps, un tel retournement des entrailles maternelles ! Norma finit par en mourir et Anders finit par vendre Jakob à un forain. Le garçon a treize ou quatorze ans. Les larmes aux yeux de son père, le tremblement de sa bonne main portant la farine, sa nouvelle habitude d'absorber beaucoup d'alcool de cerise, tous ces indices auraient pu lui faire deviner que toute cette méchanceté était construite et découlait d'une tendresse trop tendre, d'un effort inhumain pour le protéger contre les conséquences mortelles de son amour. Il ne devinait rien. Pour des raisons plus ou moins obscures, les attrape-malheurs sont lucides quant à la première moitié si évidente de leur pouvoir, mais

ils ont du mal à être conscients de la seconde moitié, dont le ressort est plus intérieur.

Le fils du meunier entra donc au cirque Barnoves, où il devait remplacer la partenaire de Barnoves lui-même, la belle Guerda, partie avec un officier de l'Empire. Directeur et Monsieur Loyal, magicien et lanceur de couteaux, Barnoves lui apprit «l'art de la contre-esquive». Jakob ne devait pas éviter les lames, mais les accueillir même quand on visait à côté. Il devait ressembler à un jeune dieu qui laisse s'épuiser contre lui toutes les attaques. Les petites gens de la Contrée allaient nécessairement en faire sa mascotte. Elles se reconnaîtraient en lui, dans sa chair sans cesse opprimée et toujours vivante. Elles s'y reconnaîtraient d'autant plus qu'en ces jours elles étaient menacées par l'étau de la guerre qui opposait l'empereur Altemore et son fils Ragar le Rebelle, et que, de toute évidence, le roi Kovno VII trois-quarts, défenseur traditionnel de la Contrée, ne réussirait plus à les défendre. Oui, ce garçon symboliserait l'espérance malgré l'inévitable défaite.

Jakob connut une prodigieuse ascension. Sous le nom du «Même-Même-Pas-Mal», il devint une grande vedette, plus grande même que Grizzly, «l'homme le plus fort du monde», qui était le héros de son enfance. Ses succès le menèrent hors de la Contrée, jusqu'au royaume de Brandes, où le roi Kovno VII trois-quarts et sa fille Véréne le reçurent avec plaisir.

Mais Altemore l'Ingénieux et Ragar le Simple lui firent aussi en secret des avances. Ils voulaient chacun l'avoir dans son camp. Celui qui aurait avec lui ce chouchou des foules de la Contrée et de la Brandes pourrait augmenter sa puissance et sa notoriété. Leurs avances diplomatiques furent toutefois supplantées par une attirance plus sensible.

Comme on pouvait s'y attendre, surtout dans un conte, Jakob tomba amoureux de la princesse. Autre danger pour lui, et beaucoup plus grave ! S'il aime Vèrène, il redevient vulnérable ! Barnoves informe donc le roi, qui informe sa fille : le pouvoir du Môme Même-Pas-Mal a un envers – un envers tellement à l'envers qu'on pourrait aussi bien l'appeler le Môme Très-Très-Mal. Et la princesse est obligée de lui déclarer qu'elle le déteste passionnément.

Pourquoi est-ce que nous vous racontons tout ça ? Quelques notes de pipeau peuvent-elles résumer le concert ? N'avez-vous pas écouté notre récit, avec le départ de Grizzly, les débats de Côme et Pacôme, les amours stériles de Thalberg et Troya, les gros câlins d'Imelda la femme-tronc, la mélancolie d'Avner le mime, les chevauchées d'Elma l'écuyère, la mort de Dionne le contorsionniste androgyne qui s'était fait la doublure du Môme, les péripéties de tant d'autres, enfin, et ce dernier spectacle où, avec le consentement de la princesse Vèrène, Jakob s'est fait couper la tête ? Ne vous êtes-vous pas demandé pour lui si cette décapitation était un couronnement de sa jeune carrière ou une humiliation de son jeune amour – tout cela sans doute orchestré de loin par le vieil Altemore ? Ne l'avez-vous pas vu fuir la cité de Loursac, laissant derrière lui le Dôme des Artistes en flammes, et cet étrange cavalier noir qui semble vouloir sa mort et gémit cependant comme une lionne ayant perdu son lionceau ?

Le voici donc, à nouveau, pour la suite de son aventure. Il s'en va dans la nuit avec la clarté d'un incendie dans le dos, et il tient sa tête coupée devant lui, à la manière d'une lanterne.

Cela suffit-il à vous éclairer ?

Livre troisième

**Dans les forêts  
de Lomboscure**

# Chapitre I

Pourquoi Jakob garde-t-il sa tête coupée devant lui à la manière d'une lanterne? Pourquoi ne l'a-t-il pas déjà replacée sur ses épaules? Son pouvoir l'aurait recollée en un clin d'œil, bien mieux que les deux morceaux d'une assiette. Peut-être ne veut-il pas que les morceaux se recollent. Peut-être aimerait-il mieux que son assiette soit à jamais brisée.

Il traverse la prairie où le reflet de l'incendie fait rougir les herbes. Il dépasse quelques vaches qui se tiennent chaud une dernière nuit encore, endormies les unes contre les autres, avant que l'hiver ne les regroupe dans l'étable. Un instant, l'image d'Irma, la vache de la princesse, lui est revenue, mais il a vite chassé ce souvenir. Il pousse et referme derrière lui la barrière d'une clôture. À mesure qu'il avance, la clarté du feu diminue et son ombre s'estompe devant lui. S'il tient sa tête coupée à la manière d'une lanterne, ce n'est pas pour mieux y voir, c'est pour entrer plus vite dans l'obscurité.

Il a envie de mourir. Mais comment faire? Il se serait bien jeté du haut des remparts, mais ne s'est-il pas déjà jeté du haut de la cathédrale? Il se serait bien pendu, mais ne lui a-t-on pas déjà coupé le cou? Quand vous avez votre tête dans vos mains et que vous vivez encore, il est à craindre que la mort ne vous soit pas si facile d'accès. Des gens ont la ressource de s'ouvrir le ventre; lui, même s'il remue

l'épée dans ses intestins, la lame s'éroussera avant que sa chair n'en éprouve un mal sérieux.

Que se passerait-il cependant s'il envoyait sa tête au loin, par-dessus un mur, ou qu'il la balançât au fond d'un puits, ou qu'il l'enterrât, oui, sous un monceau de pierres? C'est une idée. Il y songe un instant. Il n'y songe pas plus qu'un instant. Ça ne ferait que redoubler le problème. Il continuerait à vivre avec sa tête d'un côté du mur et son corps de l'autre; sa tête au fond du puits et son corps au bord de la margelle; sa tête enterrée, mais réfléchissant toujours, et son corps en plein soleil, mais cherchant la lumière. Il faut donc continuer à vivre.

S'il n'y a pas d'autre choix, que ce soit loin des hommes. Le plus loin possible des hommes. Et quand il pense «les hommes», il inclut les jeunes filles. Surtout les jeunes filles, et surtout les princesses, qui sont les hommes les plus cruels, plus cruels même que les lanceurs de couteaux!

Il ne lui reste qu'à s'enfoncer dans cette masse plus noire, là-bas, au bout de la pente herbeuse. Les arbres seront peut-être assez serrés. Les chemins seront peut-être assez perdus. Il découvrira peut-être une grotte pour empêcher le monde de l'atteindre – ce monde trop plein d'hommes et de princesses.

Vivre avec les pierres, les plantes et les bêtes! Vivre avec tout ce qui ne peut pas mentir! Hiberner auprès d'un ours ou même d'une marmotte! Végéter verticalement comme les arbres, apprendre l'insensibilité des cailloux, voilà une perspective d'avenir!

Il marche longtemps. Il arrive à la lisière de la forêt. Il sent qu'on l'observe. Il s'arrête. Une dizaine d'yeux brillants se sont ouverts dans la nuit. Comme ceux des chats, ils recueillent la lumière d'une

dernière lueur d'incendie et d'un premier tiers de lune. Mais ce ne sont pas des chats. Il l'a tout de suite compris à cause de leur taille. À cause de leur souffle aussi. Ce sont des loups. Et, au milieu d'eux, une silhouette plus massive, le chef sans doute, qui doit lever la truffe pour humer l'odeur du sang.

Les loups fixent Jakob avec un intérêt particulier. Il est rare qu'un jeune homme se promène dans la nuit en agitant une grosse pièce de viande au bout de son bras. Ils se lèchent déjà les babines et s'apprêtent à lui bondir dessus, au moins pour attraper ce qui ressemble moins à une lanterne qu'à du gibier saignant.

Leur chef les retient. La situation est trop inhabituelle pour qu'il ne soupçonne pas quelque danger. Il cherche la figure sur les épaules. Il discerne, dans la grosse pièce de viande, les traits d'un visage. Il aperçoit dans le gibier la lueur d'un regard humain. Méfiance, donc. Les truffes ne peuvent pas tout de suite laisser place aux mâchoires. Il faut flairer ça d'un peu plus près, si ça n'est pas un piège. Il faut voir si ça ne va pas faire briller une immense canine ou cracher le feu au bout de sa main.

Et les yeux se mettent à faire un cercle d'étoiles qui gravitent lentement autour du jeune homme et de sa tête coupée.

Peut-être est-ce la solution, se dit Jakob : être dévoré par les loups. Une fois digéré par tous ces estomacs, pourrai-je encore me reconstituer ?

Il doit gagner leur confiance. Il se résout à adopter l'attitude la plus inoffensive. Il va les allécher en agitant un peu sa tête, non, ça risque de leur faire peur, alors il la prend doucement dans ses deux mains, la leur tend comme un cadeau, la dépose sur le sol, ferme les paupières, essaie de ressembler à de la pâtée pour chien. Son corps,

en arrière, s'allonge. Il faut avoir l'air immobile et tranquille comme un cadavre frais.

Allez, mes grands méchants loups! Vous avez déjà su avaler six chevreaux, un petit chaperon rouge, une grand-mère! Vous n'allez pas faire tant de manières pour manger cette bonne tête de brave garçon que vous trouvez d'emblée toute tranchée et qu'on vous sert comme sur un plateau! Allez! Un petit effort!

Le chef s'approche. Il renifle la tête, encore méfiant. Il la fait basculer de la patte, Jakob sent son odeur fauve. Il la tâte du museau, Jakob éprouve le contact de sa truffe humide.

Subitement sa gorge émet un bruit rauque. Le signal! La permission pour la meute!

Les loups découvrent leurs crocs, grognent de plaisir, s'approchent du corps et de la tête que leur chef commence à déguster par le cou. L'un d'entre eux – une femelle, très certainement – hurle à la lune pour la remercier de ce festin inattendu. Ses petits sont près d'elle. Ils produisent un concert de glapissements joyeux.

C'est à ce moment que – chose assez compréhensible, au vu de la situation, surtout quand on a marché plus d'une lieue avec sa tête coupée sous le bras – Jakob perd connaissance.

## Chapitre II

Il se réveille à l'aube, couché sur un tapis de feuilles mortes. Un gros flocon de neige traverse le treillis des branches et tombe sur sa joue. Ce baiser de glace fondante lui fait ouvrir les yeux. Il se redresse sur ses bras, s'assoit sur ses talons, remue sa tête. Elle est revenue sur ses épaules.

Il passe le bout de ses doigts autour de sa gorge. La suture est parfaite. Sa peau est aussi lisse que celle d'un bébé. Attendez, non, il y a un petit relief ici, à gauche, au niveau de la carotide.

Jakob ne peut réprimer un léger sourire. Sa première cicatrice. Elle ne fait pas un demi-pouce, à peine mieux qu'une éraflure, mais c'est un début encourageant. Peut-être finira-t-il un jour par avoir une plaie bien profonde qui ne se refermera plus.

Les loups ont dû le traîner jusqu'à l'intérieur de la forêt. Autour de lui, ce sont des arbres à perte de vue. Il n'est toutefois pas si écarté de la bordure qu'il ne puisse encore entendre des tintements au loin : les cloches des vaches qu'on rentre pour la suite de l'hiver. C'est bon. Cela lui indique la direction qu'il ne faut pas prendre.

Il marchera à l'opposé, se perdra dans ces forêts qui s'étendent comme une mer jusqu'aux chaînes montagneuses. Il se rappelle ce

jour où Barnoves, du haut de la colline de Pourrière, lui a montré cette Scie du Charpentier qui marque la frontière entre le royaume de Brandes et l'empire d'Altemore. Il revoit très bien les dernières vagues de sapins se briser à mi-hauteur et faire place à la verticalité de la pierre grise et pelée. Il n'ira pas jusque-là. Il restera dans la combe. Il se terrera parmi les bêtes sauvages.

Comme il se redresse sur ses jambes, des lanières de tissu se mettent à flotter autour de lui. L'habit du Môme Môme-Pas-Mal, celui qu'a aussi porté Dionne, chemise à jabot, veste à épauettes, pantalon de velours ocre brodé d'or afin de sauter depuis le clocher de la cathédrale, tout son costume de lumière réduit à de misérables hardes. Tant mieux. Pourquoi porterait-il des vêtements à présent ? Il se débarrasse de ces bouts d'étoffe, ôte ses chaussures, abandonne le tout derrière un fourré, se réjouit d'être nu comme un ver, se rêve en garçon qui ne serait pas né d'une mère et aurait tranché tout lien avec l'humanité.

Les flocons qui passent le filet des branches s'écrasent sur son corps. Il lève la tête. Il leur présente sa face, ses bras étendus, ses paumes ouvertes. Toutes ces larmes gelées le chatouillent et le rafraîchissent, le lavent puis ne lui font plus rien. Le grand froid pourra bien mordre, il ne le mordra pas plus que la dent des loups. Ce sont les hommes qui ont besoin de prendre le pelage des bêtes, de s'y tailler bottes et mouffes et manteaux et de s'emmitoufler frileusement à l'intérieur. Lui n'est pas comme eux. Lui n'en a pas besoin.

Le carillon des vaches est de plus en plus faible, signe qu'elles s'éloignent. Maintenant que tombe la première neige, on les mène à l'étable, on va les bourrer de foin.

Une voix lui revient par derrière l'oreille : « C'est moi qui la traie tous les soirs... Avec son lait on fait surtout du beurre... C'est le beurre d'Irma que je prends pour tartiner mon pain, ce beurre-là et aucun autre. » La voix de celle dont il veut oublier le nom. Et ce qui l'avait charmé hier lui semble aujourd'hui répugnant.

Vaches à lait. Vaches à viande. Vaches à cuir. Animaux nourris par la faim des hommes. Ce qui était pour leurs petits veaux se coagule dans les fromages, ce qui était leurs propres muscles mijote dans le pot-au-feu, et la jolie princesse le digère, la jolie princesse ouvre son petit sac à main fait en peau de vache, la jolie princesse préside à l'exploitation... Jakob n'était-il pas lui-même exploité ? N'était-il pas une bête de foire – le veau gras qu'on redébitait tous les soirs en côtelettes pour les foules ?

Il ne veut plus rien avoir de commun avec cela. Il veut couper les amarres qui l'attachent à la gueule humaine, à la voracité humaine que l'on dissimule sous de belles paroles et un gentil sourire. Il n'a pas été mangé par les loups, soit, mais lui, il va arrêter de manger. Il ne prendra plus de viande ni de laitages. Il ne prendra même plus de légumes ni de fruits. Il ne tuera plus pour vivre.

Peut-être que cela lui permettra de s'éteindre peu à peu. D'ailleurs, comment se serait-il nourri dans cette forêt en hiver ? Il ne sait pas chasser. Il ne sait pas reconnaître les racines comestibles. Voilà une question réglée. Il est désormais l'ami de tout ce qui pousse et respire. Il ne cueillera plus une seule fleur. Il ne sera plus de ces violents, ces barbares, ces massacreurs qui cueillent des fleurs pour les offrir à de jolies princesses qui mangent des côtelettes !

Il se baisse, ramasse un caillou parmi les feuilles et le fourre dans sa bouche.

À l'avenir, il se contentera de sucer des cailloux. Il rendra service aux cailloux. Il les ramassera et les reposera sur le sol, tout propres, tout lustrés, tout luisants de sa salive. Et si quelqu'un s'avise de lui parler, il ne lui répondra pas avec des mots. Il sortira le caillou de sa bouche et le lui mettra dans la main.

Est-ce que ça ne dit pas tout, un caillou dans la main ? Est-ce que ça n'est pas la seule parole qu'on peut vraiment donner ?

Il y a aussi la vapeur qui commence à s'échapper de ses lèvres. Le froid devient de plus en plus glacial, et l'air, réchauffé par ses poumons, ressort en fumées brèves. Mais cette vapeur monte un peu trop vers le ciel. Le caillou est plus véridique. Il ne sait aller que vers le bas.

Quelque chose approche depuis la lisière de la forêt. Ce n'est pas le bruit des vaches. Des feuilles se froissent, des brindilles se cassent – vraisemblablement les sabots d'un cheval qui avance au pas, et le fouet des branches qui ploient et se détendent au passage du cavalier.

Quelqu'un se serait-il lancé à sa recherche ? Jakob ne veut pas qu'on le trouve. Il ne retournera pas dans la cité des artistes et des rois.

Vite, une cachette ! Ce large tronc, là, avec sa faille au milieu. Pourvu qu'il n'ait pas à en déloger un écureuil ou un hibou. Mais non, l'arbre creux l'accueille comme s'il l'attendait depuis toujours. Il lui offre même une petite fente horizontale dans son écorce, qui lui permet de voir sans être vu.

Jakob se dit d'abord que ce pourrait être Barnoves. Puis, malgré lui, contre lui, et néanmoins avec lui dont les battements du cœur s'accélérent, il songe que ce pourrait être Véréne.

Si la princesse venait lui demander pardon ? Elle serait bien capable de s'aventurer jusqu'ici contre les défenses de son père. Que ferait-il alors ? Lui sauterait-il dessus pour l'étrangler ? Accepterait-il de remanger une tartine de beurre ?

Jakob enlève le caillou de sa bouche. Ça ne peut pas être elle. Il se répète que ça ne peut pas être elle, que ça ne doit pas être elle, parce qu'il a très envie, au fond, que ce soit elle. On se joue à soi-même de ces tours pour tenter de déjouer les tours du sort. On fait comme si on ne désire pas ce qu'on désire, parce qu'on pense que plus on le désire plus la fortune nous en trouvera indigne. Que ce soit donc quelqu'un d'autre ! N'importe qui sauf la princesse ! N'importe qui sauf... Non, pas n'importe qui ! Pas celui-là !

Au creux de son tronc, Jakob tremble comme une feuille. La tête du cheval a paru entre les branchages, puis le buste de celui qui le chevauche. Or, celui qui le chevauche comme un cauchemar sur le sommeil d'un petit garçon, celui qui regarde à gauche et à droite en laissant monter de sa capuche les buées de l'enfer, c'est le cavalier noir.



## Chapitre III

Pourquoi Jakob a-t-il si peur? Barnoves ne lui a-t-il pas avoué qu'il connaissait le visage sous la capuche? Il lui a même insinué que c'était peut-être celui d'un allié plus que d'un ennemi. Alors pourquoi, sous l'écorce, trembler comme une feuille? Jakob n'en sait rien, et il n'en tremble que davantage.

Le cavalier noir concentre en lui toutes les terreurs de son enfance. Sa capuche se lève comme une énorme narine qui prend le vent, et c'est l'ogre sentant l'odeur de la chair fraîche sous la couverture, le gouffre dans l'angle du mur où va mourir toute lumière, les deux meules grises qui n'ont pas réussi à lui broyer les jambes et qui pourraient bien réussir maintenant à lui pulvériser le cœur.

Reprends-toi, Jakob! Tout cela n'est que le fruit de ton imagination! Tu as découvert dans l'armoire le mécanisme qui t'a prouvé que le cavalier noir n'était pas un démon apparaissant et disparaissant à volonté. À deux reprises, tu as tenté de le rattraper – cette fois où tu l'as vu sortir de la roulotte de Barnoves, et cette fois où il redescendait du palais royal, au soir de cette journée commencée avec l'amour de Vèrène et finie avec la mort de Dionne. L'audace ne t'avait pas manqué à ce moment-là. Alors pourquoi, sous l'écorce, trembler comme une feuille? Jakob n'en sait rien, et il n'en tremble que davantage.

Cette voix qui lui demande de se reprendre et le met en garde contre son imagination, cette voix au fond de lui n'est pas tout à fait la sienne. Elle est un écho de celle de son père. Le soir, avant de dormir, il lui montrait qu'il n'y avait pas de monstre sous le lit, pas d'ogre derrière le carreau, pas de dragon dans le moulin. Puis il le prenait dans ses bras : — Papa et maman sont là...

Mais papa et maman sont eux-mêmes devenus des monstres. Alors pourquoi, sous l'écorce, ne pas trembler comme une feuille ?

La bouche d'ombre se tourne en direction de sa cachette. S'y arrête. On dirait qu'elle devine quelque chose. On dirait qu'elle voit à travers, sent la sueur du garçon sous le bois mort. Tous les oiseaux se taisent pour assister à la scène. Le creux de la capuche regarde le creux de l'arbre, et c'est comme si les deux trous noirs se reconnaissaient à travers les pointillés de la neige.

Comment pourrais-je me reprendre ? Comment la voix qui est en moi l'écho de celle de mon père, pourrait-elle me rassurer ? Tout cela est peut-être le fruit de mon imagination, mais le fruit de mon imagination est mûr.

Et pourtant, Jakob, si tu sortais maintenant de ton arbre creux, si tu allais au devant de ce cavalier en lui ordonnant de te dévoiler sa face – ton père n'allait-il pas jusqu'à soulever ton petit lit pour te faire voir en dessous le bon plancher de ta chambre ? –, si tu ramenais cette ombre parmi les choses réelles, ton aventure pourrait bien prendre une autre tournure... Tu trouverais peut-être ce que tu cherches depuis longtemps. Vas-y donc ! Souvent, la meilleure façon de museler sa peur, c'est de foncer vers le danger.

Jakob hésite, ressaisit son souffle, durcit ses muscles contre les tremblements. Il s'est repris. Il est sur le point de sortir. Il risque

déjà une épaule hors de sa niche quand deux sifflements fendent le silence et s'achèvent en deux chocs vibrants.

Des flèches ont été décochées depuis les buissons. Elles ont filé d'un côté et de l'autre de la capuche, se sont plantées sur des troncs, l'encadrant selon une parfaite symétrie.

Le tireur a vraisemblablement fait exprès de manquer sa cible. Il veut signifier qu'on est sur son territoire et qu'on doit déguerpir au plus vite.

Le cavalier n'a pas besoin d'un autre avertissement. Comme sur les bords de l'Augronne, comme au bas de la Grand-Rue, il tire sur le mors, tourne sa monture et la lance au galop à travers les arbres, hors de la forêt.

— À ta place, je ne l'aurais pas laissé partir.

Jakob colle son œil à la fente, essaie de guigner au-delà de son bord droit. Les cieux au-dessus des arbres continuent de raboter leurs nuages : la portion d'espace qu'il peut voir est de plus en plus remplie de copeaux blancs. Ceux qui se parlent ne sont pas loin, mais ils restent hors de son champ de vision.

— À ta place, j'aurais lancé mes deux flèches bien au centre de la capuche pour voir si ce diable crache du sang humain.

Cette voix rêche, fibrée comme une vieille poutre, Jakob l'a déjà entendue quelque part. Il se demande où et quand.

— C'est bien ta façon de faire, Cervier, répond une voix beaucoup plus douce – de femme, à l'évidence.

— Figure-toi que je l'ai déjà croisée, cette ombre. M'est avis que ça travaille pour Altemore, mais pas comme Smierk. Tu sais ce que dit Ragar. Sa méthode, à ce damné empereur, c'est d'avoir toujours

trois ou quatre plans en tête et de les faire exécuter par des groupes différents qui ne se connaissent même pas entre eux... Celui-là, m'est avis que c'est une sorte d'agent double et solitaire. Il répond à un troisième ou un quatrième plan pour essayer d'empocher le Môme...

Contre la fente de l'arbre, Jakob n'appuie plus son œil, mais son oreille. Le nom de Ragar a fait tilt. Il se souvient maintenant. Il faisait nuit. C'était à Désilieu, la cité des carreaux de terre cuite. Les flambeaux des remparts à travers la fenêtre permettaient de distinguer un homme coiffé d'une tête de loup.

— Pour ma part, reprend la femme, je ne tue que lorsque c'est nécessaire, pour me défendre ou pour manger.

— Les petits chats tuent parfois pour le plaisir, remarque Cervier. Le gentil matou de la maison, tu peux bien le repaître de confort, de nourriture, de sécurité, ça ne l'arrête pas de chasser les souris. Bien au contraire, Hermine. Il s'amuse avec elles à petits coups de patte, puis, une fois qu'elles sont bien mortes de peur, il les laisse là, sans les croquer.

— Eh bien je ne suis pas un animal apprivoisé, réplique Hermine. Je suis plus sauvage. J'ai moins de cruauté.

— Au lieu de discuter comme ça, vous feriez bien de pister ces empreintes avant que la neige nous les brouille.

La troisième voix fait sursauter Jakob. Elle vient de plus près encore, d'un homme qui parle du nez et se tient accroupi juste au-dessous de la fente de l'arbre. L'attrape-malheur se ratatine contre le bois courbe à l'opposé de l'ouverture. Quelqu'un qui se posterait devant pourrait encore ne pas le voir.

— Là, regardez, y a une grosse bête qui s'est allongée, et je parierais même que cette grosse bête était un jeune homme de taille



moyenne. Il s'est traîné jusqu'ici, les feuilles sont repoussées de part et d'autre sur plusieurs foulées.

— T'as raison, Blaireau, confirme Cervier qui passe devant la fente pour se baisser à son tour vers l'empreinte. M'est avis qu'il n'est pas bien loin.

— La traînée va jusqu'à la lisière de la forêt, nasille Blaireau qui s'est éloigné dans cette direction. Et tenez, voyez ce que je trouve, les amis, juste là, derrière ce sorbier *chamaemespilus*, dit aussi «petit néflier»...

Les deux autres le rejoignent. Leur situation par rapport à l'arbre est maintenant assez bonne pour que Jakob les voit de dos en recollant son œil à la fente. Chacun porte la peau de l'animal qui sert à le nommer. Blaireau est rond, court sur pattes, penché en avant, ce qui le tasse un peu davantage sous le poil gris. Hermine est grande, élancée, et porte un carquois sur sa fourrure d'un blanc qui peut défier la neige. Cervier n'est pas affublé de la dépouille d'un loup comme Jakob l'avait cru dans la pénombre de sa roulotte. La peau est d'un brun roux, tachetée de noir, et l'on aperçoit un pinceau de poils dressé au triangle de chaque oreille. Une sorte de lynx, probablement. Un long coutelas lui pend sur la cuisse et sa main droite lève dans la lumière un morceau d'étoffe ocre brodée d'argent. Il n'attend pas d'expliquer aux autres le sens de cette découverte pour pivoter sur lui-même et se mettre à scruter les environs.

— T'as manifestement pigé quelque chose, dit Blaireau sans se redresser, comme si la position penchée lui était naturelle. Mais tu n'as même pas remarqué que tu avais près de toi un magnifique hellébore noir, qu'on appelle également «herbe aux fous», «pied de griffon» et «pain de couleuvre».

— Le cavalier est bien venu pour ce que je pense, dit Cervier d'un ton triomphant.

— Et c'est quoi que tu penses ? demande vaguement Blaireau qui s'est aplati pour mieux contempler son hellébore.

— Le Môme est dans la forêt !

Hermine s'est retournée elle aussi. Sa peau forme un puissant contraste avec la fourrure blanche. Elle a la couleur du caramel, et une balafre, plus foncée, lui barre le visage depuis le haut droit du front jusqu'au bas de la joue gauche. Sa beauté est comme biffée par cette cicatrice, ce qui lui confère un charme sombre, une majesté guerrière que Jakob ne peut s'empêcher d'admirer.

Elle passe son arc en bandoulière, s'apprête à repartir vers l'intérieur du maquis.

— Il faut tout de suite prévenir notre frère Ragar.

— Ça sent le loup, nasonne Blaireau qui furète toujours près du sol. *Canis lupus basileus*. Ton Môme a sans doute été attaqué, ça explique le lambeau d'étoffe, et les dizaines de pattes qui ont imprimé le sol par ici. Et puis il a rampé jusque là-bas. Et comme y a pas de pistes qui partent de la petite cuvette qu'a fait son corps dans les feuilles, soit il est revenu sur ses pas, soit il est toujours dans les parages...

Jakob sent ses entrailles qui tire-bouchonnent. Il n'a pas envie d'être découvert. Et puis il est tout nu, à présent. Être tout nu sous l'œil des bêtes, passe encore. Mais devant ces hommes, devant cette femme...

— M'est avis qu'il est tout près de nous, confirme Cervier, et que nous pourrions assez facilement le capturer et le ramener au camp de base. Il est invulnérable mais il reste attrapable, et plus facilement qu'un chevreuil.

— Il faut prévenir Ragar, répète Hermine. L'ordre est de le prévenir, pas de le lui ramener.

— Mais si on le lui ramène, est-ce que ça n'est pas mieux ?

— Le gros chat veut se faire plaisir, c'est ça ?

Cervier marche vers l'arbre où Jakob se rend aussi raide et silencieux qu'un mort dans son cercueil. Peut-être ferait-il mieux de sortir de sa cachette et de prendre ses jambes à son cou. Plus Cervier se rapproche, moins il aura la possibilité de fuir. Mais comment pourrait-il fuir ? Comment pourrait-il exposer ses fesses pâles et sa face écarlate ?

L'homme à tête de lynx s'immobilise, s'incline vers un fourré, en tire une boule de lanières jaunes souillées de terre que la neige rebrode de ses flocons.

— M'est avis qu'il a renoncé au clinquant du cirque. Voilà le reste du costume.

Hermine avise l'endroit où Cervier vient de trouver ce reste, estime les différentes possibilités de retraite à proximité, braque bientôt ses yeux sur ce tronc plus large que les autres, avec sa petite fissure horizontale.

Jakob n'aurait pas dû se laisser prendre au caramel de cette peau. Il ne s'est pas retiré de la fente assez vite. Cette archère qui vise si juste a dû l'entrevoir. Son visage exprime la découverte. Elle sait qu'il est là, et elle va le dire à Cervier, et Cervier va le débucher comme un écureuil tondu.

Mais Hermine ne dit rien. Elle se remet à balayer la forêt du regard, ne repassant que furtivement sur l'arbre creux, y marquant un arrêt imperceptible à tout autre que Jakob, comme si elle voulait lui dire : « Reste où tu es, surtout, ne te fais pas voir. »

Blaireau est remonté vers la trace du corps dans les feuilles. Si on l'abandonne plus longtemps à ses investigations au ras du sol, il finira par relever la tête et par aboutir à la même découverte qu'Hermine. Quant à Cervier, il chauffe, il brûle, encore un peu et il fourrera le museau dans l'anfractuosité où se recroqueville sa proie.

Subitement, Hermine fonce vers l'arbre, se détourne dès qu'elle l'aborde, bouche son ouverture en plaquant contre elle le poil blanc de son dos. Elle a doublé ses compagnons et leur fait face.

— Vous allez arrêter votre petit jeu de piste, ordonne-t-elle d'une voix ferme et sans appel. Nous allons prévenir Ragar. Vous connaissez les principes de la Horde aussi bien que moi. Nous ne sommes pas du parti d'Altemore. Nous n'avons pas à brusquer les choses. Si le Môme doit entrer dans la Horde, il lui faut venir de lui-même, en toute liberté. Il connaît notre existence. Je suis certaine qu'en ce moment il nous écoute. Il peut dès à présent nous suivre, s'il le désire. S'il souhaite nous rejoindre plus tard, il saura toujours nous retrouver. Qu'il soit assuré que nous ne forçons personne et que son choix d'être des nôtres doit s'épanouir à partir de son cœur...

— Tel le fruit mûr au bout de sa branche ! trompette Blaireau. Tel l'oiseau qui retrouve le nid ! Comme ça qu'il dit, le frère Ragar, pas vrai ? Et puis aussi tel le loup qui saute sur le lièvre !

— Ça va, j'ai compris, s'incline Cervier. Aujourd'hui on laisse filer tout le monde : le cavalier, le Môme... Le gros chat n'a plus qu'à faire la sieste sur son coussin préféré. Retournons au camp.

La mince fenêtre d'observation se dégage. La fourrure blanche s'éloigne. Les pas font chuchoter la neige. Jakob s'avance à nouveau pour épier.

Il se fige aussitôt. Au lieu du sous-bois, ce sont les yeux brillants de Cervier qu'il rencontre, de petits yeux très enfoncés entre un bourrelet frontal et des pommettes saillantes qui lui font comme des lunettes d'os.

— Sœur Hermine a raison, murmure-t-il. La faim du loup finira bien par le faire sauter sur le lièvre. D'ailleurs, je le lui promets, à ce petit loup : un jour, je le débarrasserai de ce cavalier qui le terrorise.

Les yeux clignent puis disparaissent, laissant place aux mouches blanches des flocons.

## Chapitre IV

Jakob n'a aucun désir de rejoindre Ragar et sa Horde. Mangeurs de viandes, eux aussi. Dépeceurs de bêtes. Tout ce qu'ils veulent, c'est profiter de sa célébrité, le mettre dans leur sac, l'entraîner de nouveau dans l'embrouillamini de la politique humaine, les luttes de pouvoir, les subterfuges. Eux, Altemore, Barnoves, le cavalier noir, tous les mêmes ! Ils ne valent pas mieux que les princesses. Mais les princesses sont pires, assurément. Elles appâtent avec l'amour, pas seulement avec la gloire et la liberté.

Comment a-t-il pu avoir envie de revoir Véréne ? Comment peut-il même avoir envie de ne pas avoir eu envie de la revoir ? Que le cœur de l'homme est capricieux ! Jakob doit s'éviter toute occasion de rechute. Il faut détruire les ponts derrière soi. Il faut oublier jusqu'au goût de la tartine de beurre.

Il regarde une dernière fois les arbres en direction de Loursac, puis, à l'opposé, le chemin pris par les trois compagnons de Ragar. Il décide d'en emprunter un autre, à 45°, vers le nord-ouest. Seul, sans habits, sans attaches, pieds nus mais la tête encore trop pleine, Jakob s'enfonce dans les bois.

Il mange de la neige, boit aux sources qui n'ont pas encore gelé, dort beaucoup.

Le froid ne le gêne pas. Couchant à la dure, dans des replis rocheux, il écoute le chant de la terre. C'est une vibration légère, qui le berce doucement.

Le jeûne a aiguisé ses sens. Il perçoit le moindre frémissement dans les fougères, l'ébrouement d'ailes d'un bouvreuil attardé, le déplacement des campagnols dans leurs galeries, les dernières notes d'un ruisseau déjà pris dans la glace. Il distingue les arbres, non seulement le mélèze du cèdre bleu ou de l'épicéa, mais tel mélèze de tel autre. Le dessin d'une ramée, le détail d'une écorce lui deviennent comme des signatures. Il sait reconnaître une clairière aussi aisément que la rue d'un village. Il voudrait savoir reconnaître un taillis plus facilement que les traits d'un visage.

Son odorat surtout s'est développé. L'hiver rétracte les sèves et amortit les parfums, mais Jakob n'en sent que mieux le mammifère qui se hasarde hors de son terrier, le sillage acide du renard, le fumet d'un crottin de biche ou du chamois descendu des montagnes, et surtout l'odeur des hommes – car il y a du passage, malgré tout, dans cette forêt immense, sans que Jakob ne veuille plus savoir ni de qui ni pourquoi. L'avis donné par leur odeur lui permet de les fuir avant de les entendre ou de les entrevoir.

Un matin, le croassement d'un corbeau le réveille.

L'oiseau perche dans la ramure dépouillée de ce mélèze dont l'écorce se fendille en une multitude de losanges. Il descend de branche en branche, se rapproche peu à peu jusqu'à l'extrémité de la dernière, observe Jakob en inclinant la tête, agite ses ailes, croasse une fois de plus. Il ne manifeste aucun signe d'appréhension. Il a plutôt l'air de se chercher un camarade de jeu.

Jakob a rêvé d'harmonie avec la nature. Il a cette nuit encore écouté le chant de la terre et s'est laissé bercer par ses ondes sans paroles. Or, voici le premier animal qui l'approche, voici le premier qui semble le considérer comme un frère – ou comme une bête curieuse.

Le corbeau se pose près de lui, plus noir sur la neige plus blanche. Jakob eût sans doute préféré un volatile moins sombre ou plus mélodieux : ce rouge-gorge qu'il a entraperçu hier, ou ce chardonneret tout bariolé de rouge, jaune, brun et blanc. Mais il ne va pas faire le difficile. Un corbeau, c'est bien. D'autant plus que ce corbeau l'appelle et semble le prier de le suivre.

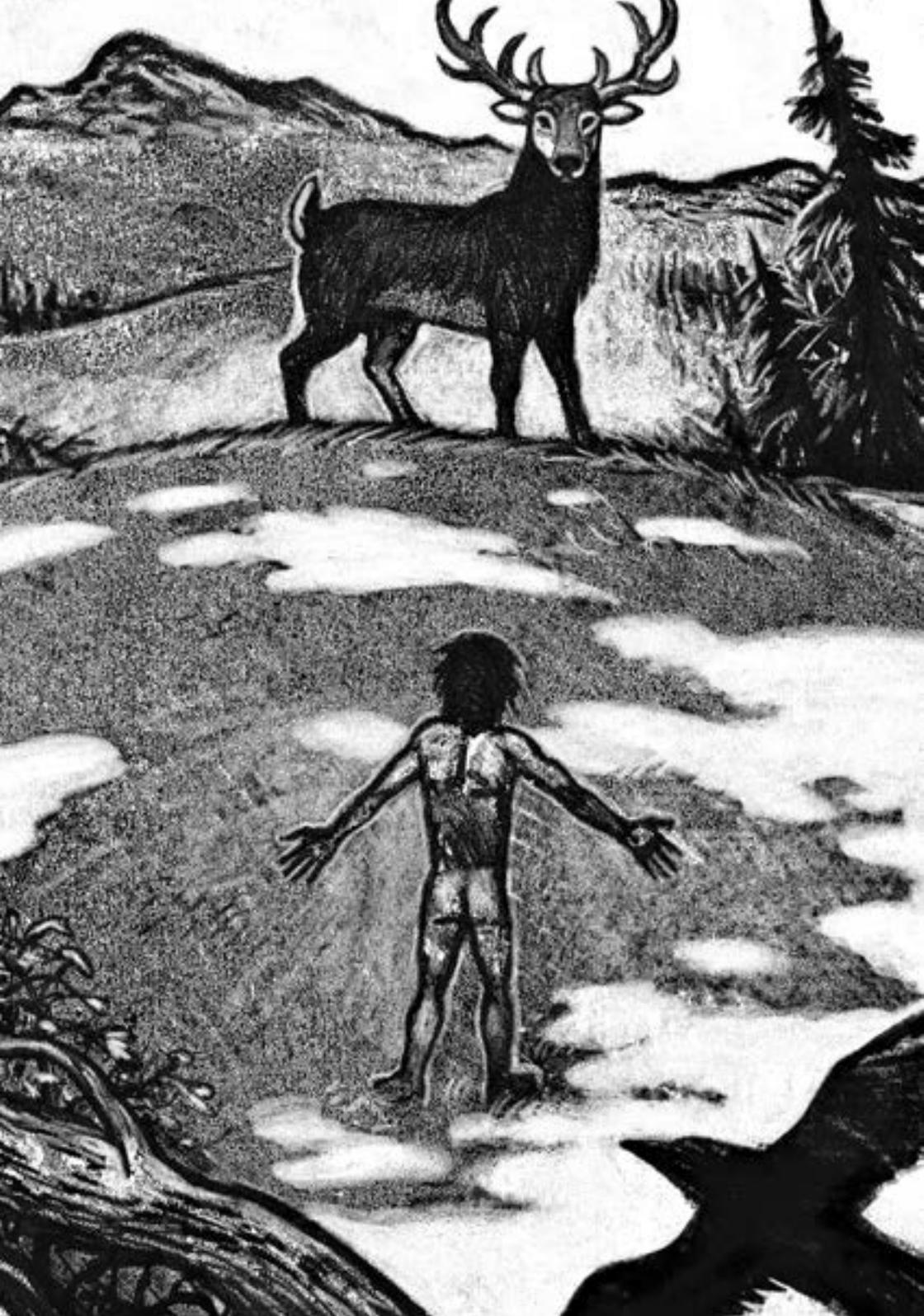
Jakob se lève, l'oiseau s'envole. Mais il se raccroche un arbre plus loin. Jakob réduit la distance entre eux, l'oiseau repart et l'attend sur l'arbre suivant. Même manège sur plusieurs centaines de toises.

Ce corbeau veut manifestement l'emmenner quelque part, lui montrer quelque chose. Son vol fragmenté lui invente un parcours fléché. De fait, après deux bonnes heures de marche à la suite de ce guide, Jakob arrive au bas d'un talus que le soleil et le vent ont dégarni de sa glace. Sur ce talus, un grand cerf, qui broute un gazon couleur de paille.

Le corbeau veut-il le présenter à l'un de ses amis ? La main pure du garçon qui ne se nourrit que de neige, ne s'habille que de vent, pourra-t-elle approcher ce cerf sans le faire fuir ?

Jakob grimpe la pente sans bruit, souriant, les bras ouverts, afin de déclarer ses intentions pacifiques. Quand il parvient au niveau du cerf, celui-ci se redresse et l'évalue de ses yeux obscurs, les jarrets tendus, aux aguets.

C'est une bête magnifique, à la barbe grise, au poitrail mordoré, et surmontée de larges bois munis d'une douzaine de pointes. Le



pois de cette couronne explique la noblesse de son attitude : pour qu'elle ne fatigue pas son encolure, il faut garder la tête haute, ajouter à la vie du cheval la verticalité de l'arbre qui lance ses bras vers le ciel.

— Le roi de la forêt, se dit Jakob.

Et il étend sa paume vers lui en pensant très fort : — Ami ! Ami, ne crains rien ! Je ne ferai pas de toi un trophée. Je ne fais plus partie des hommes.

Mais il n'a pas fait deux pas que le bel animal bondit et disparaît dans les halliers en contrebas.

Le corbeau dévisage Jakob de ses deux petites billes noires. L'expérience n'a visiblement pas réussi. Il se remet toutefois à croasser, battre de l'aile, flécher du bec.

Jakob recommence à le suivre d'arbre en arbre. Après une heure de marche, il arrive au rebord d'un vallon au fond duquel, entre les racines d'un chêne, un sanglier fouille de son boutoir.

Le corbeau veut-il le présenter à un autre de ses amis ? La main pure du garçon qui ne se nourrit que de neige, ne s'habille que de vent, pourra-t-elle approcher ce sanglier sans le faire fuir ?

Jakob descend la pente sans bruit, souriant, les bras ouverts, afin de déclarer ses intentions pacifiques. Quand il parvient au niveau du sanglier, celui-ci se redresse et l'évalue de ses yeux obscurs, les jambons tendus, aux aguets.

C'est une bête moins noble que le cerf, assurément, mais puissante, tout d'une pièce, avec des poils comme des brosses et des défenses comme des dagues courbes. Beaucoup d'animaux peuvent se ramasser sur eux-mêmes et se détendre comme des ressorts, mais lui, pas de jambes, pas de cou, toujours ramassé, ne pouvant

jamais se détendre, retournant le sol comme un gros fer de bêche, se déplaçant en coup de poing. Et pourtant ce groin qui sert à creuser au pied des arbres est aussi une chose humide et délicate. Il bouge comme une petite main qui palpe les odeurs.

— Le baron de la forêt, se dit Jakob.

Et il étend sa paume vers lui en pensant très fort : — Ami ! Ami, ne crains rien ! Je ne te passerai pas à la broche. Je ne fais plus partie des hommes.

Mais il n'a pas fait deux pas que le gros animal se carapate et disparaît dans les halliers en hauteur.

Le corbeau dévisage Jakob de ses deux petites billes noires. Non, vraiment, son collègue n'est pas doué pour la relation. Il croasse tout de même encore un coup, évente ses plumes, s'élançe comme un nouveau signal.

C'est reparti d'un arbre à l'autre, mais la marche, cette troisième fois, ne dure pas plus d'une demi-heure, à moins qu'elle ne semble plus brève en raison des pensées qui occupent l'esprit de Jakob. Il rumine sa dernière déconvenue. Il cherche à comprendre pourquoi l'harmonie entre lui et la nature est si difficile. Est-ce que sa peau transpire encore trop l'odeur des hommes ? Il est en train de se sentir sous les bras qu'il arrive aux abords d'une clairière. En son centre, la truffe inquiète, les oreilles mobiles, c'est un lapin qui est au rendez-vous.

Le corbeau suppose probablement qu'avec cet ami le contact sera moins malaisé. Le lapin se livrera plus docilement à la main pure de ce garçon qui ne se nourrit que de neige, ne s'habille que de vent.

Jakob s'approche encore une fois sans bruit, souriant, les bras ouverts, afin de déclarer ses intentions pacifiques. Quand il parvient

en vue du lapin, celui-ci se redresse et l'évalue de profil, avec un seul de ses yeux obscurs, le râble tendu, aux aguets.

C'est une bête moins noble que le cerf et le sanglier, sans doute, mais simple et blanche sur le fond blanc et simple de la neige. Elle semble ne pas savoir pourquoi elle est là. Ou plutôt elle semble savoir qu'elle est une proie facile. Son pelage est aussi doux que les crins du sanglier sont durs. Ses oreilles sont aussi ridicules que les bois du cerf sont majestueux. Comme son petit cœur doit battre vite ! Ce pauvre lapin a tellement besoin qu'un plus fort le protège en le blottissant contre son sein !

— L'innocent de la forêt, se dit Jakob.

Et il étend sa paume vers lui en pensant très fort : — Ami ! Ami, ne crains rien ! Je ne te taillerai pas pour me faire un gant. Je ne fais plus partie des hommes.

Mais il n'a pas fait deux pas supplémentaires que le petit animal détale et disparaît sous un bosquet.

Les deux petites billes noires ne dévisagent plus Jakob. Elles le fixent comme deux clous. Elles l'ont définitivement jugé : « Tu ne fais peut-être plus partie des hommes. Mais tu ne fais pas pour autant partie des bêtes. »

Et sans plus attendre, sans même un croassement d'au revoir, le corbeau se catapulte vers les cimes, hors de sa vue.

Jakob s'assoit au milieu de la clairière, ramène ses genoux sous son menton, prend ses jambes dans ses bras. Le soupir qu'il pousse forme dans l'air glacial une vague de vapeur qui se dissipe dans l'invisible, comme la prière qu'il ne peut pas encore articuler. Pourquoi ces rebuffades ? Pourquoi les animaux traqués ne comprennent-ils pas qu'il est leur frère ?

Il se couche dans la neige. Une vibration presque insensible se propage dans tout son corps. La terre, au moins, continue de le bercer.

Il finit bientôt par s'endormir. Dans ses rêves, il revoit Caddy, son chien, et Clara, la fille du maître de carrière. Ils jouent tous les trois à l'ombre du moulin. Il a dix ans. Il n'a pas encore été expulsé du paradis de son enfance.

# Chapitre U

Les semaines passent, mais Jakob ne sait plus compter les semaines. Il n'y a pas de mercredi ni de dimanche dans la forêt. Il n'y a que les saisons et les jours – les changements de la lune aussi, tantôt une rognure d'ongle jetée au fond de la nuit, tantôt un disque énorme voguant derrière les arbres.

À présent, il est midi, et nous sommes au plus rude de l'hiver. Après avoir gravi des pentes et escaladé des parois (il est maintenant si léger qu'il grimpe comme un lézard), Jakob accède à un plateau planté de sapins noirs. Là, entre des troncs pareils aux colonnes d'un temple, il aperçoit une nappe de clarté incandescente.

Il s'en rapproche, la main en visière. L'éblouissement lui fait mal aux yeux. Il a l'impression d'entrer dans la lumière. Et le voici debout, sur la rive d'un grand lac gelé qui s'étale sans autre limite que les montagnes à l'horizon.

Il enlève sa main de son front, ses paupières se brident, ses pupilles se réduisent à de tout petits points noirs. Peut-être est-ce un lieu pour lui. Un lieu meilleur que la forêt. L'étendue indéfinie, le miroir du ciel, le territoire absolument vierge...

S'il progresse assez loin vers le centre de cette plaque aveuglante, il ne verra même plus la masse sombre des sapins, et nul ne pourra l'apercevoir depuis la rive, mis à part l'aigle ou la buse planant là-

haut. Puisqu'il n'a sa place ni parmi les hommes ni parmi les bêtes, il devrait se sentir chez lui au milieu de nulle part.

Son premier pas sur la glace est trop précipité. Il tombe sur les fesses, patine plusieurs fois des quatre membres avant de pouvoir se remettre droit. Le second pas sera risqué avec plus de prudence. Jakob pose la plante de son pied bien à plat pour qu'elle adhère, fait basculer son poids délicatement d'une jambe à l'autre. Il se déplace ainsi avec précaution, comme s'il marchait sur des œufs, puis, gagnant en assurance, accélère, essaye un premier dérapage, un autre, un troisième, bientôt renonce tout à fait à la marche et se met à glisser en douceur.

Il file longtemps sur cette banquise. Il veut arriver là où ce n'est une destination pour personne, là où tous les repères sont abolis. Alors il glisse nu dans l'espace nu, encore et encore. Les coups du soleil partent de tous côtés. Sa peau n'en est même pas rougie.

Quand il s'arrête, il regarde autour de lui. Rien que la blancheur resplendissante, sans bornes, sans tache, sans piste, sans pas. Si seulement il n'y avait pas ce trait de montagnes, là-bas, la Scie du Charpentier que sur son autre versant on appelle Mâchoire du Dragon...

Les noms lui reviennent avec cette perspective. Ils lui font penser à Barnoves, de qui il les entendit pour la première fois, et ils entraînent à leur suite d'autres noms qu'ils voudraient gratter, effacer de son souvenir, et ils rappellent avec eux toute la langue apprise de ses parents, cette langue maternelle qui le rattache encore à la Contrée et aux autres hommes, cette langue qu'il n'est pas parvenu à figer ni à faire fondre avec toute la neige enfournée dans sa bouche.

Sa mémoire ne pourra-t-elle donc jamais devenir aussi lisse et blanche que la surface d'un lac gelé ?

Qu'est-ce qui le retient de ce côté du miroir, après tout ? Pourquoi ne passerait-il pas dans le monde à l'envers, où il n'est plus aucun paysage familier ? Il pourrait descendre dans ces profondeurs dont aucun homme ne fit jamais la carte, parmi des poissons nageant au ralenti, ignorant tout de la géographie et de ses noms propres.

Jakob entreprend de rompre la glace. De ses talons, de ses poings sans gerçures, il frappe à s'en briser les os. La croûte est plus dure qu'une porte condamnée par des planches. Il décide de retourner vers le rivage pour y chercher une pierre. Il choisit la plus grosse, la plus pointue, revient en la portant vers le milieu du lac, la soulève puis la rabat avec tout ce qui lui reste de force sur cette dalle blanche.

Ça n'est que de l'eau, pourtant, de l'eau dans laquelle au printemps un martin-pêcheur peut plonger sans surprise. Mais ici, à cette hauteur, en plein hiver, Jakob a beau la marteler jusqu'au soir, rien n'y fait. La lune qui se lève fait reluire le lac comme un casque d'acier.

Écrasé de fatigue, Jakob s'affale et se roule en boule. Il refait ce geste qui lui est devenu habituel, assis ou couché : ramener ses genoux sous son menton, prendre ses jambes dans ses bras, adopter la position du petit enfant dans le sein de sa mère, comme si cela pouvait rappeler autour de lui la tendresse qu'il a perdue, comme si cela ne le faisait pas plutôt ressembler à un escargot sans coquille.

Et voilà que ce qu'il n'a pas réussi à entamer par ses efforts, il l'attaque par sa défaite. Voilà que ce dont il n'a pas eu raison par son travail, il en vient à bout par son sommeil.

Son organisme insensible au froid continue de dégager ses trente-sept degrés de température. Sous cette chaleur, la glace transpire, la plaque s'amincit, l'eau redevient fluide. Après quelques heures, son corps barbote sur un fin sommier de verglas. Il n'a qu'à se retourner

deux, trois fois dans son inconscience, le sommier craque, et Jakob se met à couler.

Au début ce n'est qu'un changement dans son rêve. Il fait jour, il se trouve dans la Contrée, à Ursprung, au milieu de ce grand aquarium où les passants admirent son apnée qui se prolonge indéfiniment. Troya est originaire d'Ursprung. Peut-être est-ce la raison pour laquelle les figures des passants sont rondes comme des seins et se déplacent ensemble comme un banc de sardines.

Puis c'est le morne réveil. Ses yeux s'ouvrent dans un noir complet. Ses membres ne rencontrent plus le sol. Sa peau ne se sent ni touchée ni sans contact. Son corps n'est ni porté ni dans le vide. Il flotte sans appui. L'absence l'enveloppe de toutes parts, si ce n'est parfois de molles fusées qui lui frôlent les jambes.

Comme il lui reste un vague sentiment du haut et du bas, il tente une remontée vers la surface. Aussitôt son crâne se heurte à un plafond sans bords. La dalle de glace s'est refermée au-dessus de lui.

Il ne dispose plus de son poids pour l'amincir de sa chaleur. Quand il tente de la soulever, c'est lui qu'il repousse vers le fond. Quand il tente d'y appliquer son corps à plat, un léger courant s'infiltré et l'en détache à chaque essai. Il est le prisonnier du lac, condamné à errer dans des ténèbres liquides.

N'est-ce pas ce qu'il voulait – sa place au milieu de nulle part ?

De toute façon, il n'a plus le choix. Il est contraint d'hiberner parmi les carpes – un mois, deux mois peut-être, jusqu'au dégel du printemps. Alors autant faire ce que font les carpes. Autant dormir le plus possible.

Dormir, cependant, c'est s'exposer à des rêves, se laisser une fois de plus assaillir par des souvenirs importuns... Ne sera-t-il jamais nulle part? Sera-t-il toujours forcé, où qu'il aille, de s'emporter avec lui-même?

Pourvu que je ne pense plus à elle, se dit-il, et déjà, formant ce vœu, il y pense. Il se souvient qu'il doit l'oublier. Il se rappelle ses paroles, cet après-midi-là: «Papa voudrait vous faire entrer dans l'Ordre du Sacré Dortoir. Vous auriez tout de suite le grade de chevalier parmi les dormeurs officiels. Il a entendu dire que vous aviez de grandes compétences en ce domaine.»

S'il avait pu réellement se débarrasser de sa tête! Mais peu importe, au fond – au fond de l'eau –, que la princesse lui réapparaisse ou pas. Ses souvenirs sont pareils aux poissons engourdis qui lui frôlent les mollets. Ils ne doivent pas l'affecter plus que ça.

Sous la glace, il fait moins froid qu'au-dessus, et toujours, forcément, un peu au-dessus de zéro. Pour d'autres, cette température plus élevée aurait été aussi plus pénétrante. Jakob finit par s'y enrouler comme dans une couverture. Il se laisse aller à la dérive, en galipettes lentes, en soleils presque arrêtés. Le jour, une lumière blanche filtre à travers le grand verre dépoli, et il entrevoit parfois la grosse bouche d'un omble, le profil pointu d'un esturgeon, la gueule dentée d'un brochet.

Il pense à la princesse chaque fois qu'il se rappelle de ne pas y penser, mais il ne rêve pas d'elle. Dans son sommeil, ce sont ses parents qu'il revoit. Ils se tiennent sur le bord du lac. Ils pleurent leur enfant noyé.

— Si tu savais comme nous t'aimions! Mais nous ne pouvions pas te le faire savoir...



— Qu'est-ce qui vous empêchait de me le faire savoir ?

— Nous ne pouvons pas te le faire savoir...

La nuit, il a le sentiment que sa mère est là, couchée de l'autre côté de la dalle, et qu'elle essaie de l'embrasser, de faire fondre cette muraille avec toute l'ardeur de son amour, sans jamais y parvenir.

— Jakob ! Jakob ! répète-t-elle en collant sa joue contre la glace. Pardonne-moi, j'ai dû être mauvaise pour que tu n'aies pas mal.

Plusieurs fois, dans la journée, il entend la voix étouffée de son père qui l'appelle. Il croit même le voir par en-dessous qui marche à la surface du lac – deux semelles grises tachant la blancheur puis se détachant l'une après l'autre.

— Jakob ! Jakob ! répète-t-il en figeant ses pieds sur la glace. Pardonne-moi, j'ai dû être méchant pour que tu n'aies pas mal.

Est-ce qu'il rêve ? Il se le demande, surtout quand c'est Anders. Il est persuadé de l'entendre comme lorsqu'il était petit et qu'il mettait sa tête sous l'eau, dans la Drance. Il tente de remonter, de taper sous la trace de ses pas.

— Papa ! Papa ! Je suis là !

Essayez de parler sous l'eau. Qui pourrait vous comprendre ? Cela fait toujours gloup ! Ajoutez par-dessus le bâillon d'un glacier, et vous n'êtes en effet pas plus éloquent qu'une carpe.

On dirait pourtant qu'Anders s'arrête, qu'il tend l'oreille.

— Papa ! Papa ! Je suis là ! Tu es debout sur le corps de ton fils !

Gloup ! Gloup ! Gloup ! Et moins que gloup. Anders secoue la tête, reprend sa route. Il a imaginé cette plainte lointaine. À moins que ce ne soit Jakob qui l'imagine en train de s'imaginer. Lequel des deux rêve de l'autre ?

— Papa ! Papa ! Je suis là ! Ton fils est le sol que tu piétines !

Prononce-t-il vraiment ces paroles ? Tout ça n'est que la projection du rêve, le miroitement de son désir enfoui. Toujours ces images qui remontent des profondeurs. Toujours ces poissons engourdis qui lui frôlent les mollets.

Jakob s'abandonne donc au courant, ne sachant plus s'il dort ou s'il est éveillé. Combien d'enfants comme lui, tandis que les autres s'amuse à glisser là-haut, sous le soleil d'hiver, combien d'enfants comme lui sont piégés sous la patinoire ?

# Chapitre III

Un matin, Jakob s'éveille sur une plage vaseuse.

Le lac l'y a régurgité, tel le monstre de la légende. Derrière lui, la glace gémit de toutes ses craquelures. Devant lui, les oiseaux chantent déjà.

Il se dresse sur ses coudes, amène un genou sous lui, pose une plante de pied à plat, se lève peu à peu dans la contraction de ses muscles tremblants, comme un poulain tout juste sorti du ventre de sa mère, ou plutôt comme le premier poisson à qui il a poussé des pattes, la première grenouille qui peut tenir sur ses deux jambes.

Être debout sur la terre ferme, en point d'exclamation entre la boue et le ciel! Respirer l'air à pleine poitrine, en jardin qui cultive la rose des vents! Voir le bleu, le brun, le jaune, le rouge, le vert qui bourgeonnent partout, et non plus le monde délavé de sous le lac! Entendre des sons distincts, du grave et de l'aigu, du criard et du flûté, la mélodie des grives, le cancan des colverts, la criaillerie des oies sauvages qui commencent à revenir du sud, et non plus le monde assourdi de sous le lac!

Jakob est pareil au paralytique qui découvre la marche. Jakob est pareil à l'aveugle qui recouvre la vue, au sourd qui se met à entendre. Il fait ce que fait le premier venu, mais cette action si ordinaire est pour lui un miracle.

Autour de son corps qui reprend pied, tout ruisselle, tout reprend vie. La fonte des neiges retire son drap blanc comme les estivants retirent la housse aux meubles d'une maison longtemps inhabitée. Elle rend à chaque chose sa forme, sa souplesse, sa nuance, son désir. L'eau coule en suivant sa pente. Le soleil monte plus haut dans l'azur. Le rameau se gonfle de fleurs et projette de nouvelles ramilles pour embrasser la lumière. Les insectes se réinventent des ailes depuis leurs larves souterraines. Le tourtereau se rengorge, roucoule après sa tourterelle. Le loir sort tout maigre de son trou, ébouriffe sa queue, pointe son museau affamé vers les senteurs alentour. C'est ce qu'il y a de plus ancien et ce qu'il y a de plus neuf. Cela s'appelle le printemps.

Chacun se sent prêt à reprendre l'aventure comme s'il n'avait pas porté le désespoir de l'hiver ni le poids des années. Comme c'est simple, et comme les hommes sont compliqués, avec leur cœur double, leurs ambitions de conquête et leurs mirages d'ailleurs. Ils feraient mieux de se tourner vers ce qu'il y a de plus ancien et de plus neuf, de plus simple et de plus profond. Ce qui s'appelle le printemps.

Jakob s'avance comme s'il avait tout oublié. Sur la berge encore écharpée de neige, ses pas font un bruit spongieux. Il croit savoir à présent ce que sera son existence sans mémoire ni promesse.

Il a eu tort d'essayer de fraterniser avec les bêtes. Il voulait leur faire subir son intrusion. Il se contentera d'être là, en pur témoin de leur présence. Respirer, n'est-ce pas déjà un incroyable poème ? Recueillir les couleurs et les sons et les senteurs des choses, n'est-ce pas déjà une formidable mission ? Il va désormais mener cette vie primitive au milieu de la verdure, telle une pierre qui aurait des oreilles, tel un arbre qui aurait des yeux, tel un ange qui aurait un corps.